

L'opposition de Cassirer à la barbarie *par Angelika Schober*

Ernst Cassirer est plus qu'un néokantien, philosophe des formes symboliques et grand historien des idées. Il mérite également d'être reconnu pour son opposition à la barbarie, en l'occurrence celle du nazisme – bien qu'elle puisse paraître discrète. Nous proposons donc de montrer comment cette opposition se manifeste en attirant l'attention sur les trois volets suivants : la défense de la culture humaniste, l'analyse du mythe politique et l'interprétation de l'anti-judaïsme hitlérien.

Défense de la culture humaniste

Profondément ancré dans la culture humaniste du classicisme allemand, Cassirer s'est inspiré sa vie durant de Goethe auquel il a consacré plusieurs ouvrages, dont *Goethe und die geschichtliche Welt*, *Goethes Idee von Bildung und Erziehung* ainsi que Kant, Goethe et Rousseau. Il emprunte à Goethe le concept de la métamorphose qui signifie « la formation et la transformation des êtres organiques au sein d'une même espèce » et il s'oppose ainsi à l'approche mécanique du monde qui domine la pensée européenne depuis le XVIIe siècle. De plus, Cassirer se réfère à Goethe dans différents contextes : on lit par exemple dans *Langage et mythe*. À propos des noms de dieux que « dans le royaume des fantômes et des démons comme dans celui, plus noble, de la mythologie se vérifiait en quelque sorte la parole de Faust selon laquelle l'essence de chaque figure mythique s'exprime dans son nom ».

Cassirer semble peu intéressé par les évolutions politiques. Durant les années vingt et au début des années trente, il continue à travailler comme si la dictature antihumaniste n'était pas en train de s'imposer ; il poursuit ses réflexions philosophiques et ses recherches sur l'histoire des idées. Certes, à l'occasion des dix années de la République de Weimar, Cassirer défend dans son discours du 11 août 1928 l'idéal de la République en soulignant ses liens avec l'humanisme du classicisme weimarien. Mais il ne se prononce pas sur le nazisme montant. Et après avoir été expulsé de l'Allemagne, il ne prend pas position non plus sur l'actualité politique. Cependant, durant les différentes étapes de son exil, en Angleterre, en Suède et aux États-Unis, ses écrits et ses cours universitaires rappellent l'idéal humaniste que le nazisme combat. À l'université de Göteborg, Cassirer oppose l'Allemagne de Goethe à l'Allemagne nazie et nous pouvons supposer qu'il considérait l'ensemble de son travail intellectuel comme une opposition à la barbarie. Ses ripostes à Heidegger pendant les « Semaines universitaires internationales » à Davos en 1929 permettent de le penser.

Bien que le sujet officiel de ce cycle de conférences ait été Kant et la métaphysique, les enjeux dépassaient de loin le cadre d'un débat sur Kant. Deux conceptions de l'homme et de la culture s'y opposaient. Tandis que Heidegger prend congé de la culture humaniste et demande de « transformer le sol en abîme » pour que l'homme affronte « la dureté du destin », Cassirer cherche à consolider ce même sol pour sauvegarder la culture menacée. Et lorsque Heidegger pose la question de savoir si la philosophie devait libérer l'homme de l'angoisse ou si sa vocation est de le livrer à l'angoisse, Cassirer répond sans équivoque : « C'est une question toute radicale à laquelle on ne peut répondre que par une sorte de profession de foi. La philosophie doit libérer l'homme autant qu'il peut devenir libre. Ce faisant, elle le libère d'une certaine manière et de façon radicale de l'angoisse en tant que simple disposition d'âme (*Befindlichkeit*). » Cassirer précise que le but d'une telle libération est le suivant : « Débarrassez-vous de l'angoisse du terrestre. »⁶ Il ajoute que c'est la position

de l'idéalisme qu'il a toujours défendue. À quoi Heidegger répond que l'homme ne doit pas se libérer « pour l'empire des formes, mais pour la finitude de l'existence ».

Nous constatons que la tension ne peut être plus forte : le souci de préserver les valeurs de l'humanisme s'oppose au désir de les abattre ; et à l'époque, le public donnait la préférence à Heidegger. Son non conformisme – il faisait ses conférences en tenue de ski – et son attitude radicale fascinaient plus que l'argumentation posée de Cassirer. Mais des années plus tard, Emmanuel Levinas a regretté d'avoir été de ceux qui, le soir, raillaient dans un sketch l'érudit humaniste.

Le travail d'écriture

En poursuivant pendant la période du nazisme son travail de philosophe et d'historien des idées, Cassirer contribue à préserver l'héritage des Lumières, de l'Aufklärung qui lui est cher. Il demande ainsi à la philosophie qu'elle élève l'homme au-dessus de l'actualité en rappelant que les grands penseurs du passé ne se sont pas contentés de représenter leur époque. Ils sont allés plus loin et s'opposaient ainsi souvent à l'air du temps. Sachant que penser à contre-courant demande de l'audace, Cassirer précise que « sans ce courage intellectuel et moral, la philosophie n'aurait jamais pu accomplir sa mission dans la vie intellectuelle et morale de l'humanité ».

Conscient de cette mission, Cassirer n'hésite pas à s'opposer lui-même à la barbarie du nazisme. En continuant la réflexion philosophique, il défie une idéologie qui méprise le travail intellectuel et fait triompher la technocratie sur la culture humaniste. Le ministre de la Propagande, Josef Goebbels, se félicite en effet que les Allemands ne soient plus un peuple de poètes et de penseurs mais d'ingénieurs et de constructeurs de routes. En soulignant l'importance de la culture humaniste, Cassirer s'oppose en même temps au ministre pour la Jeunesse, Baldur von Schirach, qui avait déclaré : « Quand j'entends le mot culture, je sors mon revolver. » Et Cassirer riposte en plus à Hitler qui a reconnu ceci : « Nous sommes des barbares. Nous voulons l'être. C'est un titre honorifique. »